

jazz news oct 12

RABIH ABOU KHALIL

UN MONDE SANS FAIM ?

LE LIBANAIS EST DE RETOUR AVEC *HUNGRY PEOPLE*, UN DISQUE QUI MARQUE UN CHANGEMENT DE LABEL MAIS GARDE LE MÊME CAP ESTHÉTIQUE, RÉSOLUMENT ICONOCLASTE, DRÔLEMENT HUMANISTE. *par Jacques Denis • photo Gert Rickmann-Wunderlich*



Depuis cinq ans vous partagez votre vie entre Munich et Cannes. Faut-il y entendre une incidence sur l'accent plus méditerranéen de votre musique ?

Je ne réfléchis pas en ces termes, même si le fait de vivre au bord de la Méditerranée a sans doute eu des répercussions sur ma manière de vivre, donc de composer. La nourriture, la présence de la mer, le climat, l'atmosphère, m'offrent d'autres sensations. J'espère que cela s'entend sur ce disque, le premier où je joue avec ce groupe, constitué de vieux amis : cela fait vingt ans que je pratique Michel (Godard), plus de dix ans Jarrod. Et tous deux ne sont pas franchement des Méditerranéens – même si Jarrod vit désormais à Istanbul – mais les deux autres le sont : Luciano (Biondino) et Gavino (Murgia) sont Italiens, et cela s'entend au niveau des mélodies.

C'est un groupe cosmopolite, un trait de votre personnalité depuis toujours.

Je n'ai jamais cherché à créer un groupe cosmopolite. Ils sont venus à moi. Mais tous connaissent bien leur culture. C'est une nécessité pour pouvoir en dépasser les limites. Chacun est intéressé par l'autre. La beauté des cultures, c'est à la fois leurs différences et la tolérance pour se laisser inspirer, pénétrer par différentes influences. C'est quoi le jazz, si ce n'est la rencontre de plusieurs cultures ?

Autre changement, ce disque est publié par World Village alors que vous enregistriez depuis vingt ans pour Enja.

Je suis fidèle, mais après une vingtaine de disques, il était temps de changer. J'ai l'impression que la France est au centre de la musique en Europe, en termes de business, d'offres, de lieux de diffusion. La culture est ici plus préservée.

À l'image de la fidélité à vos musiciens, votre travail s'inscrit sur la durée.

C'est vrai qu'il y a peu de groupes avec une telle longévité dans le jazz. Mais il est fondamental de bien se connaître pour pouvoir créer, échanger. La complicité que l'on a n'exclut pas la surprise, bien au contraire même.

Mais n'y a-t-il pas un danger de tomber dans des automatismes ?

J'essaie d'éviter ce piège. Un groupe, c'est aussi une histoire d'écoute et d'entraide. Chacun doit vouloir que l'autre joue mieux. Et ce n'est pas possible avec des musiciens que l'on découvre, et c'est peut-

être dans ce cas-là que l'on se repose sur ses automatismes. Nous, nous partageons la musique, mais aussi une amitié : nous mangeons, nous voyageons, nous parlons, nous rigolons ensemble. Il y a une joie qui s'entend, j'espère. Tout comme j'ai le sentiment de changer tout le temps. Ce sont les autres qui me disent : « *C'est toujours toi.* » Cela me surprend, car je perçois chaque album comme une mini révolution. Néanmoins, je prends comme un compliment le fait d'être immédiatement reconnaissable : avoir un style est essentiel pour un artiste.

Votre musique est depuis longtemps considérée comme du jazz oriental. Vous pensez quoi de cette appellation ?

Je m'en fous ! Ce genre de classification n'est pas du ressort des musiciens. Moi, je joue avec des musiciens classiques, j'écris des compositions qui n'ont rien de jazz formellement, même si elles sont sans doute inspirées entre autres par le jazz, comme par la musique arabe ou bien le calypso. Ce n'était pas mon intention de faire une musique que l'on peut décrire...

La présence du oud a dû avoir sa part dans cette appellation...

Oui, mais le musicien transcende l'instrument : l'instrument, ce n'est pas la musique ; la virtuosité, ce n'est pas de la musique. C'est du sport ! Le plus beau compliment que j'ai reçu, c'est lorsque quelqu'un m'a dit à propos de mon solo, *Il Sospira*, entendre des mélodies, des émotions, et non du oud. Que je joue bien, c'est finalement accessoire. Et pourtant le oud fait partie de mon être : il dort à mes côtés, et quand je me réveille, c'est lui que je prends dans mes mains. Je travaille sur cet instrument tout le temps, il est en quelque sorte comme ma voix. La technique ne me sert que pour exprimer ma pensée, mes sentiments.

Justement, sur ce disque, vous parlez beaucoup, enfin vous jouez bien plus que sur vos récents albums...

C'est Michel qui m'a poussé. Prends le solo, prends le solo ! (rires)

Vous aviez faim de musique ! Justement pourquoi ce titre, *Hungry People* ? Est-ce pour dénoncer la faim dans le monde ?

Oui, mais pas seulement. Il y a aussi la faim qu'ont les musiciens de jouer. Mais bien sûr, c'est une manière de pointer les problèmes politiques qui ont pour conséquences toutes sortes de famines.

Est-ce facile de dénoncer de tels comportements sans recours aux paroles ?

Je suis un simple chroniqueur. Je ne crois pas que la musique puisse changer le monde. En revanche, les musiciens peuvent le décrire, le représenter à leur façon. Nous procédons par métaphores, même si, bien sûr, ce qui se passe au Moyen-Orient me touche. Je suis très inquiet : j'ai toujours peur des religions, lorsqu'elles s'immiscent dans votre vie. Dès lors, ce n'est d'ailleurs plus vraiment une question de religion, mais une forme de fascisme. J'ai eu la chance de grandir auprès de parents très tolérants et c'est une valeur qui m'a accompagné toute ma vie.

D'ailleurs, vous avez eu vous-même des problèmes avec certains religieux du jazz qui vous ont vu comme un hérétique...

J'aime bien cette idée ! J'en ferai un disque.

Vous choisissez comme souvent le parti d'en rire...

On peut vivre avec beaucoup de choses en rigolant. Dans ce groupe, nous avons le sens de l'ironie humaniste. Quand on voit ce qui se passe au Liban, les guerres de religion ! C'est stupide, et bizarre. Alors, oui, le surréalisme nourrit mon écriture.

Celui qui vous permet de pointer le capitalisme cannibale avec « Bankers Banquet » ?

(rires) C'est un clin d'œil au *Beggars Banquet* des Rolling Stones.

La composition qui précède s'intitule « Better Tomorrow ». Un monde meilleur ?

Une utopie qui n'existera sans doute jamais, mais à laquelle l'on essaie de faire croire, nous les artistes. ♦



LE SON RABIH ABOU KHALIL
Hungry People (World Village/Harmonia Mundi)
LE LIVE 9/11 Paris (Institut du Monde Arabe)
LE NET www.worldvillagemusic.com